

## ***Mon aïeul Pierre Baillot. Souvenirs***

Daniel LAINÉ

Serais-je le dernier maillon familial du souvenir de Pierre Baillot ? Mes nombreux enfants et petits-enfants, qui pour certains assistèrent au colloque de janvier 2015, semblent avoir réagi très positivement à cet événement. Je me sens toutefois le fidèle gestionnaire des legs de ma mère, Henriette Sauzay-Lainé (1889-1976), qui s'était trouvée dans une situation privilégiée pour recevoir, conserver et transmettre de nombreux éléments constituant un fonds Baillot très substantiel provenant de sa mère Mathilde Sauzay (1850-1926). Mon frère Didier Lainé était, comme moi, très respectueux de la mémoire de son ancêtre. Fort doué pour le dessin, il appréciait le décor privilégié dans lequel nous vivions, mais devant mon inclination naturelle pour la musique, il me laissa les coudées franches pour agir et m'abandonna de nombreux trésors à la mort de notre mère en 1976.

Déjà bien avant cette date, ma famille était en relation avec les musicologues Félix Raugel et Norbert Dufourcq. Au début des années 1970, ce dernier nous présenta Brigitte François-Sappey, alors doctorante et déjà son assistante au Conservatoire national (CNSM), afin de répertorier nos archives et de remettre en lumière les figures de nos ancêtres. Mon cousin germain Norbert Ricard, fils de ma tante Catherine Sauzay-Ricard, prit l'initiative de réunir chez lui, autour d'un dîner, les principaux protagonistes du projet de publication porté avec vaillance par Brigitte François-Sappey. Il en résultat un premier vaste article qu'elle intitula « La vie musicale à Paris à travers les Mémoires d'Eugène Sauzay » (*Revue de Musicologie*, 1974).

Il est important d'évoquer parallèlement la chaleureuse collaboration de ma tante Magdeleine Panzéra-Baillot (petite-fille du pianiste René Baillot, le fils de Pierre Baillot) qui nous donna alors libre accès à ses sources. Les nombreux documents qu'elle produisit furent examinés conjointement avec les miens et il

devait en résulter l'ouvrage si attachant et circonstancié de Brigitte François-Sappey : « Pierre Baillot par lui-même » (*Recherches sur la musique française*, XVIII, Picard, 1978).

L'essentiel de mes archives musicologiques avait intégré une « petite valise », devenue célèbre chez nous, dont le soigneux classement par Brigitte devait notamment émerveiller Joël-Marie Fauquet qui la consulta plus tard lors de l'élaboration de son ouvrage sur *Les Sociétés de musique de chambre à Paris, de la Restauration à 1870* (Paris : Aux Amateurs de livres, 1986).

À l'initiative de Palazzetto Bru Zane et d'Alexandre Dratwicki, c'est encore le contenu de cette valise qui, associé à maints autres documents épars, examinés et répertoriés pour la circonstance par Brigitte François-Sappey, devait permettre au cours de l'année 2014, la numérisation complète par Étienne Jardin de l'ensemble, auquel fut associée celle de l'imposant manuscrit de *L'Art du violon* de Pierre Baillot.

Il va sans dire que l'initiative du Palazzetto Bru Zane me combla d'aise et me remplit de reconnaissance. Un grand pas était ainsi franchi pour la conservation et la diffusion de notre patrimoine familial.

Je ne voudrais pas toutefois minimiser les étapes antérieures ayant conduit au transfert, par mes soins, à la Bibliothèque nationale de France d'importants éléments de la bibliothèque musicale du fonds Baillot-Sauzay.

Dans les années 1960, le sort a voulu que je récupère la pièce dans laquelle s'entassait ladite bibliothèque. Mes enfants n'étant pas violonistes, mon projet de transfert demeurait, mais je réalisais que rien ne pouvait s'effectuer sans un recensement détaillé des partitions, ce qui nécessitait non seulement du temps, mais de la place. J'ai alors pris la décision de transporter l'ensemble dans la propriété que nous avons près de Rouen. Très occupé professionnellement, j'avoue avoir laissé courir un temps de réflexion qui devait durer plusieurs années.

Il arriva ensuite, en 1967, que cette propriété soit vendue, si bien que, pris de court, et me sentant obligé de « rapatrier » cette bibliothèque en région parisienne, j'ai accepté la généreuse proposition de mon ami Xavier Guerner visant à déposer le tout dans son orgue, au 222 rue du Faubourg Saint-Honoré, avec (ou sans ?) la bénédiction des bons pères dominicains ! En fin de compte, l'accès à ce local était aisé pour moi qui avais la clé de la tribune en tant qu'organiste suppléant. C'est dans ces lieux que j'ai reçu un musicologue allemand, le Professeur Christoph Hellmut Mahling, à la recherche d'un manuscrit de Mozart, qu'il n'a d'ailleurs pas trouvé.

Vers 1980 prit place un épisode que nous attendions depuis longtemps (sans trop y croire !), à savoir la réfection de l'orgue. Malgré nos très bonnes relations

avec le facteur d'orgues, je me sentis contraint de libérer rapidement l'important volume immobilisé par ces partitions qui ont été transférées dans un appartement familial à Saint-Germain-en-Laye où j'ai pu, avec mon ami Joël-Marie Fauquet, établir sur place une liste détaillée et précise à destination de la Bibliothèque nationale. Dès 1981, après un fructueux contact avec François Lesure et un premier examen de certaines listes, j'avais pu remettre un premier lot de partitions à la BnF. Mme Catherine Massip, que j'ai eu plaisir à revoir au colloque, m'a aidé à examiner sur place le reste des partitions. Une deuxième livraison à la BnF a ainsi eu lieu en 1990.

J'ai bien noté que Mme Massip et Mme Giuliani, qui maintenant lui succède, restent conscientes de la nécessité de maintenir ou prévoir tout dispositif susceptible de faciliter les recherches du public. La violoniste et musicologue Anne Penesco, auteur de plusieurs articles sur Baillot et avec qui j'ai gardé des relations amicales, s'était préoccupée à l'époque de la disponibilité de ce dernier lot.

Cette généalogie des archives Baillot-Sauzay étant mise au clair, il me semble essentiel d'évoquer à nouveau Henriette Sauzay-Lainé, ma mère, qui a su conserver et transmettre ces précieux objets « chargés d'âme ». En effet, celle-ci, dès son enfance, avait été imprégnée d'un environnement musical et artistique particulièrement riche. Elle a pu, durant des années, écouter le meilleur répertoire classique exécuté au violon, sur de magnifiques instruments, par Julien Sauzay, son père, et Eugène Sauzay, son grand-père, accompagnés au piano par sa mère Mathilde Sauzay. Or Mathilde avait été l'élève de sa future belle-mère, Augustine Baillot, la fille chérie de Pierre Baillot et merveilleuse pianiste. Ce détail amusant permet de signaler au passage qu'Augustine avait été l'élève d'A. P. F. Boëly et surtout de Marie Bigot de Morogues, proche de Haydn et de Beethoven lors de son séjour à Vienne. Mathilde était déjà « envoûtée » par Mozart qu'elle allait si bien jouer ; son professeur appelait sa future belle-fille « petite Math-Moz » ! Une telle référence explique les talents pianistiques reconnus d'une grand-mère décédée peu avant ma naissance.



Augustine Baillot par Feillet



Mathilde Sauzay



Henriette Sauzay-Lainé, autoportrait à vingt ans dans son atelier

Cette ruche musicale se situait avenue Victor Hugo. Charles Gounod, voisin de palier, venait le soir embrasser la petite Henriette dans son lit d'enfant, ce qui ne pouvait qu'enrichir le climat artistique qui régnait : « Tu me piques, 'goun goun' », lui disait-elle parfois quand il était mal rasé !

La pratique musicale se déroulait sous les yeux d'au moins quatre portraits de Baillot, quatre représentations d'Augustine, sans compter le grand tableau d'Eugène Sauzay, son époux (qui devait mourir en 1905, fort âgé). Dans le voisinage de ces portraits attachants, bon nombre d'objets émouvants célébraient aussi à leur manière le souvenir de « l'ancêtre ».



Eugène Sauzay par Alexis Pérignon

C'est avec grande joie que j'ai pu participer, bien plus tard, à diverses manifestations, parmi lesquelles :

– en 1988 à la mairie du 6<sup>e</sup> arrondissement à Paris, l'exposition « Instrumentistes et luthiers parisiens », organisée par Florence Gétreau dont la fidélité m'honore !

– en 2003 au musée Denon de Chalon-sur-Saône, l'exposition « L'Art du violon : autour de Pierre Baillot », organisée par Juliette Barbarin avec le concours d'Anne Penesco et de l'altiste Frédéric Lainé (un homonyme). Précieux document, le catalogue très documenté donne à voir la majeure partie de nos « trésors familiaux ». Parmi les objets exposés figuraient quelques beaux portraits, des textes manuscrits ainsi que des souvenirs qui me tiennent particulièrement à cœur tels que :

- la boîte à colophane et sourdine « en trois ors », précieusement ciselées, que le tsar Alexandre I<sup>er</sup> a offertes à Pierre Baillot lors de son voyage à Moscou en 1805-1808.
- le bâton de chef d'orchestre de Viotti, tant admiré par Baillot qui le considérait comme son mentor.
- le pupitre « maître – élève » de Baillot et son portefeuille en cuir rouge.



- le portrait d'Eugène Sauzay par Pérignon.
- la boîte à violon de Baillot.



Ce dernier souvenir est particulièrement émouvant, car la précieuse boîte fut non seulement utilisée lors du voyage en Russie, mais c'était aussi pour notre famille, depuis 1920, lors de la vente du Stradivarius, une sorte de sépulture. D'autant plus vide que nous pensions ne jamais revoir l'instrument, supposé disparu dans l'accident qui coûta la vie à Jacques Thibaud en 1949. La communication de Balthazar Soulié, lors du colloque, fut pour nous, les descendants de Baillot et de Sauzay, un événement magique. Le luthier put même présenter le violon dans l'alvéole qu'il avait quittée voici quatre-vingt-quinze ans.

Tous ces objets participaient encore largement à la mémoire des trois générations qui cohabitèrent un temps sous un même toit et dont l'étroite cohésion ne peut être mieux représentée que par un petit tableau de Pérignon représentant Augustine Baillot-Sauzay tenant dans ses bras son fils Julien, mon grand-père.



Augustine Baillot-Sauzay avec son fils Julien  
copie par Henriette Sauzay-Lainé d'une huile de Pérignon

Ma mère Henriette, qui ne put connaître Augustine Baillot, était cependant très attachée à la branche Baillot et resta toujours contact avec Mme Hoybel, une sœur de Magdeleine Panzéra-Baillot.



Magdeleine Baillot et Charles Panzéra, photo officielle

Pour ma part, je ne devais rencontrer ma « tante Magdeleine » qu'en 1976, lorsque le travail entrepris par Brigitte François-Sappey nous rapprocha. Mon amie Brigitte, qui s'employait déjà à consolider des liens familiaux destinés à s'épanouir, ne manqua pas en effet de m'inciter à renouer avec cette parente si estimée, mais dont je ne percevais les talents et la notoriété qu'à travers la renommée de son époux, Charles Panzéra. Il me faut évoquer à nouveau ici le souvenir de Christoph Helmut Mahling qui, dans des circonstances sympathiques — nous étions dans l'orgue du « 222 », évoqué plus haut, en train de survoler la bibliothèque Baillot-Sauzay — m'encouragea lui aussi à contacter ma tante. C'est donc sans plus attendre que je me suis rendu, un peu intimidé, chez ma tante Magdeleine qui m'embrassa aussitôt sur les deux joues, « trois fois comme dans la Sarthe », formule qui m'enchanté toujours. Quelles heures

merveilleuses en sa compagnie, notamment lors de visites vespérales en rentrant de mon bureau ! Je garde intact le souvenir de son accueil si cordial.

Pierre Baillot n'aurait sans doute pas aimé que sa famille le considère comme une idole, ni même comme le plus grand violoniste qui soit. Il avait toutefois conscience de ses talents d'exécutant et de chef d'école, ce qu'on ne saurait lui reprocher. Nous avons toujours célébré en lui le promoteur français de Beethoven dont il contribua tant à diffuser les œuvres auprès du public parisien. Quant à ses talents de virtuose, j'avoue qu'encore actuellement, au fil de nos lectures, nous ne cessons de nous repaître de certaines opinions de ses contemporains qui admiraient « le velouté de sa chanterelle », ou, plus tard, des recommandations d'Eugène Ysaÿe prônant le « son Baillot » à ses élèves. Nous demeurons également flattés que le culte pour Paganini, d'ailleurs admiré de Baillot, n'ait pas amoindri la notoriété de son rival, tous deux étant pour un temps les seuls à être écoutés à Paris.

Une telle renommée, qui devait donc perdurer, n'avait cependant jamais empêché Baillot de faire preuve tout au long de sa vie d'une réelle modestie. Nous pourrions citer à cet égard nombre de témoignages dont nous retiendrons ici celui d'Hector Berlioz s'écriant après une représentation à l'Opéra : « Voilà Baillot ! Il ne fait pas comme d'autres violons solos, celui-là, il ne se réserve pas exclusivement pour les ballets ; il ne se trouve point déshonoré d'accompagner un opéra de Gluck. Vous entendrez tout à l'heure un chant qu'il exécute sur la quatrième corde ; on le distingue au-dessus de tout l'orchestre. » (*Mémoires*, chap. XV).

Cerner les contours du « personnage Baillot », tel que perçus actuellement, en particulier chez ses plus jeunes descendants, n'est pas chose aisée, mais il me semble que, tant d'années après sa mort, il reste dans l'esprit de chacun de nous le message d'un homme ayant accompli sa vie comme un sacerdoce. Les talents de compositeur de Pierre Baillot étaient restés chez nous un peu au second plan. Quelle fut donc notre joie d'entendre revivre il y a peu tant de partitions délicates et sincères ! Merci en particulier au Quatuor Baillot, à Cécile Kubik, à Julien Chauvin et à Christophe Coin pour leurs prestations raffinées lors du concert du colloque.

Notre valeureux ancêtre, enfin, nous a toujours été décrit comme une référence sûre en matière de probité artistique et d'honnêteté intellectuelle, comme en attestent nombre d'éléments de ses archives personnelles. C'était aussi un homme sensible et surtout affectueux à l'égard de ses proches ainsi que de ses nombreuses relations. Lorsqu'il rendit l'âme, au lieu de parler une dernière fois de musique à ses enfants, il leur fit une simple recommandation : « Vous êtes

tous mes chéris. Cultivez mes amis. » Dans le langage de l'époque, un tel élan fraternel n'a pas dû surprendre.

© Daniel LAINÉ



Pierre Baillot par Babette Bansi